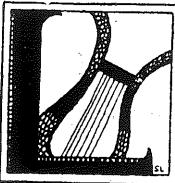




## A travers l'Amérique avec Florent Schmitt



ILLUSTRE auteur de tant d'œuvres puissantes qui sont l'honneur de la musique française contemporaine, M. Florent Schmitt, s'est embarqué au moins de novembre dernier à destination de l'Amérique du Nord. Il traversait la « grande mare » dans le dessein de faire entendre aux Etats-Unis une composition encore ignorée à Paris, mais qu'on ne tardera heureusement point à y connaître : sa *Symphonie concertante* pour piano et orchestre (1).

M. Serge Koussevitzky, grand ami de nos musiciens, et qui excelle à rendre jusqu'aux nuances les plus subtiles de leurs ouvrages, avait exprimé le désir de donner la primeur de cette *Symphonie* à ses auditeurs de Boston dont il s'emploie avec un bonheur reconnu à satisfaire les légitimes curiosités d'esprit. D'autres groupements et individualités voulaient s'efforcer de répandre le goût des importantes œuvres de musique de chambre du compositeur, dans leurs sphères. Après quelque deux mois d'absence, l'ambassadeur magnifique de notre culture est rentré au pays. Désireux de mettre nos lecteurs à même de mesurer l'importance de la mission qu'il a remplie en faveur de l'expansion de notre art, nous avons prié M. Florent Schmitt de nous conter les péripéties de sa randonnée. On sait la modestie de ce magicien gorgeant sa musique des splendeurs de son verbe souverain.

Il a bien voulu faire violence à cet honorable sentiment et se rendre à nos raisons pressantes. Nous lui en manifestons ici notre vive gratitude.

\*\*\*

C'est dans notre salle de rédaction que M. Florent Schmitt est venu nous narrer son voyage. Assis sur une vétuste chaise curule, il fume d'odoriférantes cigarettes fleurant bon le tabac de Virginie.

— ... Nous voudrions aller vous prendre à l'instant où vous mettiez le pied sur le paquebot et que vous nous conduisez jusqu'à votre débarcadère de retour. Comblez notre attente...

— Rien de très particulier. Je suis parti par le *Rochambeau*, un beau petit 17.000 tonnes — exquisément commandé. Pendant la traversée, les principales délices auxquelles il me fut permis de goûter furent celles de la table. La chère était exquise... J'en rends grâce encore à l'aimable commissaire, M. Lefur.

Mais, entre deux repas succulents, je devais — revers de la médaille — m'enfermer au moins deux heures dans ma cabine pour broyer l'ivoire du piano — tout comme un virtuose ! — et entretenir mon mécanisme afin d'être en mesure de jouer moi-même la partie pianistique de ma *Symphonie concertante*.

(1) Durand, éditeur.

— A New-York ?...

— Oh ! accueil charmant. Je ne fis qu'y passer d'ailleurs en descendant du bateau. Malgré la brièveté du séjour — une seule journée ! — on ne me permit point de chômer. A peine avais-je mis pied à terre qu'on me transporta dans un salon où l'impresario de ma tournée avait donné rendez-vous aux artistes devant interpréter, la semaine suivante, plusieurs de mes œuvres de musique de chambre. Où étais-je, chez qui ? J'ignorai toujours le nom de la charmante Américaine qui m'accueillit dans son home, avec la plus parfaite affabilité. Nous répétâmes une grande partie de la soirée. Notre labeur ne cessa qu'à l'instant du dîner auquel me convia gracieusement mon hôtesse inconnue. De charmantes femmes, et un jeune homme exubérant et muet (en français tout au moins). Comme nous étions un dimanche, il n'y avait point de domestiques pour servir le repas. Ce qui donna un caractère plus intime et paradoxal à ces agapes où je n'étais environné que d'aimables anonymes — ou tout comme.

Dès les premières heures de ce premier matin américain un coup de téléphone de mon impresario vint me tirer d'un sommeil commencé pas depuis très longtemps.

— Pour vous demander de lui confier vos premières impressions comme le fit, au milieu de la nuit, le manager de *l'Indy* ?

— Non, pour me prier de me remettre sans tarder à l'ouvrage. Déjà l'on m'attendait, dans la même maison que la veille, pour répéter le programme qui devait être exécuté huit jours plus tard à New-York. Jusqu'au coup de midi et demi, nous répétâmes des choses qui, à mon avis, n'allaiant que trop bien, étaient donné que je les accompagnais, médiocrement.

— Et après, on vous donna *campo* ?...

— Quelle plaisanterie ! Après, mon impresario me conduisit au Grand Central et m'installa dans le Pullman pour Boston.

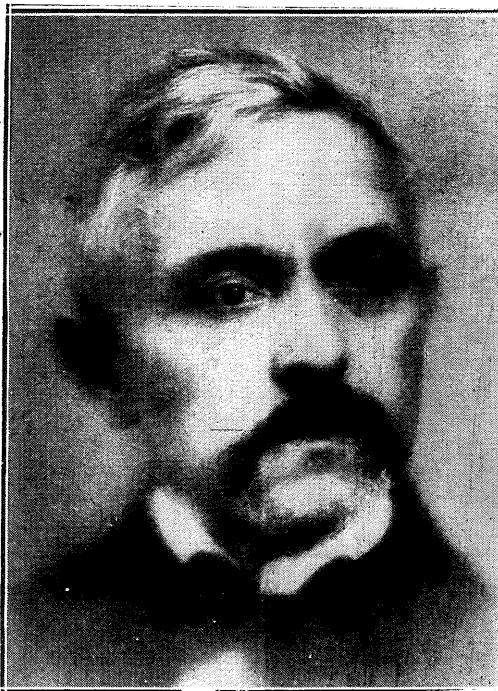
— Vous commençâtes alors à écarquiller les yeux pour admirer les beautés des sites que vous traversiez...

— Je ne vis que des murailles pendant une heure, le temps de sortir de New-York. Puis je m'aperçus tout à coup que j'avais oublié sur ma table, à New-York, la partie de piano de ma *Symphonie*, dont chaque seconde et chaque tour de roue me rapprochait de l'exécution.

Je passe sur l'incident de mon drapeau, momentanément égaré, et que le brave nègre du Pullmann, avait, d'autorité, enveloppé dans l'étui de papier traditionnel.

\*\*\*

Il n'y a, relativement, pas très loin de New-York à Boston. — A huit heures du soir j'étais arrivé. Mais là, nouvel



(Photo Manuel Frères.)

FLORENT SCHMITT

embarras. Il y a à Boston plusieurs gares fort éloignées les unes des autres. A laquelle devais-je descendre... Lorsque le convoi s'arrêta à la première, je dévisageai les personnes descendant sur le quai. Bien m'en prit. Je me trouvais face à face avec Mme Koussevitzky et le bon violoncelliste Yves Chardon. Vous le connaissez...

— De longue date. Bien avant qu'il ne forcât l'attention en jouant *Schelomo* d'Ernest Bloch aux Concerts Colonne voici quelque dix ans.

— Je descendis chez Serge Koussevitzky. Dîner rapide. A neuf heures, jugeant, sans doute qu'il y avait suffisamment longtemps que j'étais oisif, Chardon vint me chercher... pour répéter jusqu'à minuit, chez M. et Mme Packman, chez qui je retrouvaï la charmante Mme Chardon, vous la connaissez bien... Henriette d'Estournelles de Constant, dite « ma sœur Yves », qui a eu, tout comme son époux, son prix de violoncelle au Conservatoire.

— Mais, ce travail nocturne n'avait pas été effectué avec l'orchestre ?...

— Non, c'était pour le concert de musique de chambre. Le lendemain seulement je pris contact avec les symphonistes. Quelle admirable phalange, produisant des sonorités nourries, chaudes, apportant dans ses exécutions une flamme généreuse ! Trente-neuf de ses membres, sont des Français, plus du tiers. Koussevitzky et moi avions soigneusement étudié, de compagnie, ma partition. Les répétitions furent ardentes et minutieuses, chacun se donnant à sa tâche entièrement. Nous polimes tant et tant fragments après épisodes qu'à la fin nous en vîmes à maudire joyeusement l'objet de notre labeur et que tous nous étions obsédés par le thème. Car la mise en place du Finale ne se fit pas sans coup férir. Pour le thème principal, se décomposant en 3 + 2 + 3, Koussevitzky avait trouvé une façon très ingénieuse de marquer le rythme. Après trois répétitions, les musiciens se déclarèrent tout prêts à en faire une quatrième, le matin même du jour de l'exécution.

— Vous êtes plus heureux que M. Ravel à qui on a mar-  
chandé dix minutes de travail supplémentaire pour mettre au point certains détails de son nouveau *Concerto*.

— Ni Koussevitzky ni moi ne refusâmes l'offre généreuse des artistes, trop contents qu'elle nous fut faite. L'heure de l'audition venue, une angoisse me saisit : comment traverser, selon les traditions du lieu, l'immense estrade, droit ou à reculons ? Dans quel sens saluer le public ?... Rapidement, Serge Koussevitzky fit mon éducation.

— C'est un bon professeur de maintien...

— Oh ! oui — et sans phrases inutiles.

En Amérique le même programme est toujours joué deux fois. Ma *Symphonie* fut exécutée le vendredi après-midi, puis le samedi soir. Le vendredi est le jour de l'aristocratie locale. Trois mille personnes dans la vaste salle. Je craignais un peu l'accueil d'auditeurs si « bien ». Mais je fus vite rassuré. Ma parole, je crois qu'on me prit pour un pianiste. Le lendemain, trois mille personnes encore garnissaient l'immense auditorium, trois mille personnes appartenant à toutes les classes, étudiants, professeurs, employés, financiers et même politiciens.

— Attention, le « virtuosisme » vous guette !

■■■

— Il est certain que c'est en virtuose express que, sitôt la séance finie, je bondis dans le train qui me déposa à New-York le dimanche matin. Le soir je devais collaborer à l'exécution du concert de ma musique de chambre que nous avions déjà longuement travaillé dès mon débarquement. Vous soupçonnez à quoi j'occupai mes loisirs toute cette journée.

— Vous répétâtes, bien sûr...

— Eh ! oui, nous répétâmes consciencieusement mon *Finale* que devait jouer — et fort bien, — l'excellent violoncelliste Wallenstein, des mélodies avec Miss Rita Sebastian, ma *Le gende*, première exécution dans sa version originale de saxophone avec Maurice de Cruck, et le *Quintette*, qui fut de toutes les fêtes, avec Berezowsky, Pallack, Freed et Stillman.

Le concert était donné par la Ligue Lazare Saminsky. Pour une raison quelconque, le local habituel n'étant pas libre, la manifestation avait lieu dans la salle du Town Hall Club. Une lampe de fortune éclairait une page sur deux. Un immense piano à queue était hissé sur une étroite estrade. Lorsque je tentai de m'asseoir devant le clavier, il fallut me rendre à l'évidence : ou le piano devait rester suspendu dans le vide, ou ma chaise me déverser poliment sur le dos. On s'entêta « cannoins » à essayer de violenter les dimensions. Des obstinés s'efforçaient de reculer le piano quand, crac, l'estrade crève, le piano se précipite dans le trou béant, la tige des pédales se brise... J'allais y renoncer. Mais des gens industriels échafaudèrent un supplément d'estrade, et un assistant, complaisant et héroïque, déclara être prêt à remonter la pédale chaque fois que j'aurais appuyé dessus...

— Il le fit ?

— Il le fit, à ma satisfaction. Tout se passa pour le mieux du monde après ce prologue héroï-comique grâce auquel le concert n'aura pas absolument passé inaperçu et aura, peut-être la chance de survivre.

— Vous êtes cruel pour vous-même...

— Après la manifestation, présentation, selon l'usage, à tous les assistants et assistantes. Cela valait la peine.

■■■

Le lendemain je fus invité à dîner par M. Tryon, le savant critique du *Christian Scientist*. Dans mon verre, un liquide de couleur changeante. Ambroisie ou nectar, sans doute. Je bois sans méfiance. Horreur ! Voilà donc ce céleste *tomatoes juice* que m'avaient tant vanté les Américaines du *Rochambeau*. Breuvage sain, peut-être, mais barbare s'il en fut. Au scandale amusé de l'assistance, c'est avec frénésie que je le déversai sur la conciliante côtelette d'agneau que, par bonheur, contenait mon assiette.

Avant de reprendre le train j'avais deux jours de répit. Je les utilisai en Empire-tower — 112 étages en terrasses, — donc, hélas ! sans vertige. Pour peu que le nez de Cléopâtre eût remédié à la fâcheuse rotundité de la terre, il n'y aurait point de raison pour que, de cette terrasse, la vue n'embrassât pas l'étendue de Denver au Havre et de Montréal à Mexico. Puis le Roxy-théâtre, vaste amalgame de music-hall, cinéma et dancing avec quatre-vingt girls toutes jolies et divinement désossées.

Mais, cette fois encore, je vis peu de New-York. Le mardi soir je reprenais le train. Après un nuit paisible je me trouvai devant les chutes du Niagara. Déception tout d'abord, au sortir de la petite sous-préfecture. Mais, pour peu que vous vous transportiez sur la rive canadienne, en face du Horse shoe, le site vous apparaît dans toute sa grandiose beauté. La cascade canadienne surpassé en splendeur la cascade américaine, offrant une vision fulgurante avec son arc-en-ciel perpétuel produit par les éclaboussures de l'eau. Ces éclaboussures, en frappant le lit du fleuve, se répandent et forment un champ de glace embrasé des feux du soleil. Le spectacle est féerique. Mais savez-vous où j'ai passé ma soirée ?

— ... ?

— Au cinéma de Niagara.

■■■

J'en sortis pour me précipiter à la gare. En route pour Detroit ! — une ville de quarante kilomètres.

— Vous dites ?

— Oui, oui ; quarante kilomètres de long. Rues rectilignes, sillonnées de tramways express qui ne badinent pas, et se prolongent, par un tunnel sous le lac Saint-Clair, jusqu'à Canada.

J'aurais volontiers visité les célèbres usines Ford. Hélas ! un silence presque mortuaire me rappela à temps qu'elles subissaient le sort commun, vides aux trois quarts de leurs ouvriers, et qu'en temps de « dépression », cette célébrité ne saurait être que posthume. En dédommagement, M. Frédéric Morse, l'aimable président du *Pro musica chapter*, qui me faisait les honneurs de la ville, me présenta aux dix mille écureuils du parc, petits animaux très sociables et qui, avec autant de faisans plus ou moins bariolés, font le plus heureux des ménages.

Mais j'avais oublié qu'il devait y avoir de la musique. On me rappela à cette brutale réalité. Le *Quintette* avec un excellent ensemble formé de M. et Mme Beaume — des Français — MM. Siegel et Poole, le *Chant élégiaque* avec M. Miquelle, des chansons avec Mrs Chapin. Plus quelques petits préludes de jazz auxquels ce jeu des longitudes fut inespérément favorable.

■■■

Je ne restai qu'un jour à Chicago.

— Que vous visitâtes pour votre plaisir ?

— Oui. Mais un dimanche, journée morte et sans abattoirs. Ville immense, encore que je n'en aie guère vu que la Michigan avenue, cette admirable promenade de soixante kilomètres qui côtoie le lac. Car les quarts d'heure de tourisme m'y furent parcimonieusement comptés. Je déjeunai chez Frederick Stock, l'éminent chef de l'Auditorium, qui me reçut avec grande cordialité, ainsi d'ailleurs que Mme Waller-Barden chez laquelle je trouvai, dans une assemblée sympathique, quelques musiciens américains dont H. Hadley et J. Carpenter. Mais de quel vent vous assaillie ce diabolique Michigan ! A trois reprises je dus poursuivre mon chapeau, soit environ un mille à toute vitesse.

■■■

De Chicago, je fus à Seattle, la ville Luc Durtain. Deux jours et trois nuits de Pullmann — les trains ne vont pas très vite — à travers des steppes de neige.

— Le confort aidant, le temps doit paraître moins long...

— A part que je ne m'ennuie jamais, le confort est surtout de façade. Il y a salon de lecture, salon d'écriture, fumoir, manucure, etc., mais la chaleur est insupportable et l'air mesuré au compte-gouttes. C'est horrible. Si l'on veut respirer, on a la unique ressource de la plate-forme d'où le froid vous chasse vite. Le dilemme est donc : suffoquer ou geler.

— Soixante heures dans une étuve, c'est gai !

— Bah ! je ne pensais plus à ces menus inconvénients dès que je mis pied à terre. A Seattle, deux jeunes femmes étaient venues au-devant de moi, à huit heures du matin, s'il vous plaît, avec leur auto. Après un confortable breakfast en compagnie de quelques élèves rieuses, à l'Institut Cornish, tout en haut de la ville — vue indincible sur l'Olympic et le Puget sound...

— Vous répétâtes,

Comme bien vous pensez — ce qui commençait à ne plus guère m'amuser, le programme étant sensiblement le même qu'à New-York et Détroit. Heureusement, Mme Jacqueline Rosial, venue pour la circonstance de Victoria — cinq heures de lac, formalités américano-canadiennes — chantait en musicienne intelligente les trois petits Kerob-Shal qui, si loin de leur terre natale, me parurent presque nouveaux. Pour remplacer le finale du Quintette qui n'avait pu être mis au point — musique arrivée trop tard comme toujours — nous jouâmes avec Mme Berthe Poncy-Jacobson quelques *Reflets d'Allemagne*, ce qui, vu la



FLORENT SCHMITT  
sur le Rochambeau

latitude élevée, ne fit pas plus mal. Un souper somptueux chez Mme Beck, chairman — ou plutôt chairwoman — de la Société, acheva cette soirée mémorable tout en entamant fortement la tournée du lendemain.

~

Le train de San-Francisco la compléta — et au delà. Mais cette nuit-là, pour le coup, la plate-forme fut accessible. A mesure que se déroulait la descente californienne, l'air se faisait plus doux et peu à peu la végétation remplaçait la neige. A Oakland, terminus du train, j'eus l'agréable surprise de trouver une compatriote, Mme Biétry-Salinger, avec deux amies, qui me firent les honneurs de la baie, du bateau de San-Francisco et des cinquante-sept condiments que vous connaissez et qu'il serait trop long de vous énumérer ici.

San-Francisco est bâtie à flanc de coteau. Des avenues plates et infinies — Mme Biétry habite vers le 6.987 du boulevard Sacramento — circulent de l'est à l'ouest, tandis que, perpendiculaires, les rues ne connaissent que la ligne droite, fût-elle à quarante-cinq degrés. De fait j'eus quelque inquiétude, la première fois, en voyant le taxi plonger avec désinvolture dans l'abîme, et quelque émerveillement, de l'autre côté, à une grimpée dont aucun raidillon de chèvre des Pyrénées ne donnerait l'idée exacte. A ce moment je compris la popularité de M. Ford. Mais quel spectacle, par exemple, du studio de M. Richard Tobin, trentième étage au sommet de la ville : les millions de lumière d'Oakland, l'immense baie et, au loin, les vagues ambitieuses de cet océan sans clémence que, par antithèse, sans doute, ils s'imaginent pacifique !

Mais il faut revenir aux prosaïques réalités.

Après deux jours de travail intensé — Quintette avec le quatuor Jascha Veissi, *Sonate, Rapsodies* avec Gunnar Johansen — repassais mon habit. Mais hélas ! après le blanchissage américain les boutons du plastron ne tiennent plus. Pendant que M. Tobin divertissait l'auditoire par dix minutes de conférence

préalable, je cherchais épandument du fil — que personne n'avait sur soi (drôle de pays), des épingle... Bref je saluai le public avec la poitrine au vent, ce qui, personnellement, me gênait peu, étant donné la température de la salle... Et à l'entraîneur j'admirai la force d'âme de Mme Boris Herman qui réussissait quand même à grelotter, sous prétexte qu'il avait neigé la veille.

Un déjeuner fut aimablement offert par le consul de San-Francisco, un autre par la colonie française. Au nombre des convives, un Français établi depuis trente ans en Californie, propriétaire de deux cents hectares de vigne, et qui voulut absolument me faire goûter son vin. Ainsi ma valise s'adorna de deux précieuses bouteilles, si précieuses que jamais je n'osai y toucher et que, finalement, j'eus laissé chez des amis plus éprouvés que moi qui, en somme, ne souffriraient que momentanément — si j'en souffriraient — de la prohibition.

~

Quand le lendemain je montai dans le train qui devait m'emporter vers Los-Angeles, je vis ceux qui allaient être mes compagnons de voyage brandir des journaux aux manchettes fulgurantes tout en s'entretenant les uns avec les autres sur un ton très monté. Je réussis à lire : « La France refuse d'accepter sa dette. » Cela sentait le roussi.

— Que pouviez-vous faire...

— Ce que je fis ! J'enlevai frénétiquement ma rosette de la Légion d'honneur et parlai toutes les langues du globe dont je peux connaître quelques mots, sauf le français. Ces diables d'Américains eussent été capables, pour un peu, de me faire passer par la portière bien que ma peau ne leur eût pas rapporté un centime d'intérêts.

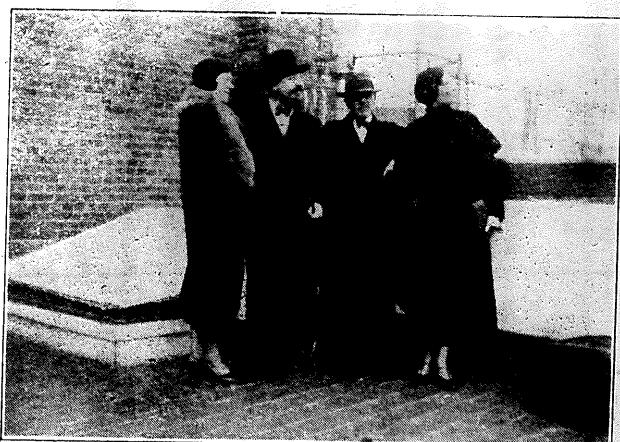
— Vous sortîtes avec tous vos membres de l'aventure puisque j'ai le plaisir de vous voir ici... entier...

~

A Los-Angeles, Mme Robert Schmitz m'attendait sur le quai de la gare, son mari étant occupé à pétir son clavier à mon bénéfice.

Vous vous étonnez que Détroit ait quarante kilomètres de long. C'est cent qu'il faut couvrir avant de sortir de Los-Angeles et ses faubourgs, y compris Hollywood. Nous roulâmes trois quarts d'heure en auto, à vive allure, avant d'arriver au domicile de Robert Schmitz. Nous consacramos la journée, par hasard, à la préparation du concert. Quelques mélodies chantées par Mme Cécile Barbezat, le *Quintette, Rapsodies* avec Marvine Maazel. Comme dans toutes les villes, présentation aux membres du Cercle qui tiennent beaucoup à faire la connaissance du musicien qu'ils ont accueilli. Souper de dinde au clou de girofle.

Entre temps, j'avais assisté à une répétition de l'orchestre de Los-Angeles que dirige M. Rodzinski. Il avait, par une délicate attention, inscrit la *Tragédie de Salomé* aux programmes qui devaient être répétés durant mon séjour. Je dis répété parce que, je vous l'ai déjà fait observer, le même programme est toujours exécuté deux fois là-bas. Son orchestre est un des



FLORENT SCHMITT  
(de face) sur un toit de la 58<sup>e</sup> Rue  
a New-York

meilleurs d'Amérique. Depuis qu'il est à sa tête, il est en train de le conduire au même point de perfection que ceux de Boston, Philadelphie et New-York. C'est plaisir de travailler avec M. Rodzinski. Il a l'intelligence vive et saisit de suite tout ce que désire l'auteur. Je fus ravi des soufflés — aller et retour — dans les *Enchantements sur la mer*.

Le fils du chanteur Engel, M. René Engel, avait assisté à la séance de musique de chambre. Il nous avait convié à visiter l'Institut de technologie de Pasadena où il est professeur. Nous

n'y manquâmes pas. Et je ne manquai pas non plus de cueillir dans son jardin quelques oranges authentiques.



— Regagnâtes-vous alors New-York ?

— Nullement. Une fois encore de musicien je me muai en touriste. De Los-Angeles, je partis pour le grand Canyon du Colorado, dans l'Arizona. J'arrivai le matin. Après avoir fait quelques pas dans la forêt ployant sous la neige, je découvris le Canyon à mes pieds sans qu'aucun indice ait pu m'e faire deviner que j'en étais si proche. Spectacle impressionnant ! La gorge mesure trois cents kilomètres de long, quinze de large et sa profondeur atteint par endroits deux mille mètres — dit-on.

— Quel vertigineux à pic auprès duquel celui de la Calabasse, dans nos Pyrénées, n'est qu'un préciipe d'opérette !

— Savez-vous de quoi s'émerveillait surtout mon compagnon de fortune ?

— Du spectacle grandiose qu'il avait sous les yeux, bien sûr !...

— Oui. Mais ce qui suscita avec le plus de vivacité son intérêt, c'est l'examen des traces de cerfs et de lapins sur la neige : great rabbit, small rabbit, deer !...

— Il y avait peut-être eu des trappeurs parmi ses ascendants...

— Je restai là une journée à parcourir les bords du gouffre immense et à m'emplir les yeux de cette vision inoubliable. Mais, la nuit venant, je ne m'aventurai pas plus loin. Un faux pas dans ces sentiers ensevelis...

— Et vous n'auriez point, à cette heure, la joie de revivre un souvenir unique.

— Lorsque je m'arrachai au grand Canyon, ce fut pour monter une fois de plus dans le train. Deux jours et deux nuits ! Je traversai le Texas, contrée sinistre, le pays le plus affreux que j'aie jamais vu, fut-ce en rêve. Mais à la Nouvelle-Orléans (Niou-Orlyns) je retrouvais le soleil printanier, qui m'avait tant réjoui à Los-Angeles, et les orangers. Le pays est cependant moins agréable : région marécageuse, infestée de moustiques dès mars. L'air y est moins pur aussi. Mais la ville en elle-même retient l'attention et contraste avec celles que j'avais visitées jusqu'alors. Elle renferme un vieux quartier français fort sympathique avec les homes de Tite Poulette et de Mme Belicieuse. Une antique cathédrale s'y dresse. Puis la maison de Jérôme Bonaparte, malheureusement assez mal conservée. A côté, la ville neuve, percée de très belles avenues et fort gaie.

J'étais depuis dix minutes à peine à l'hôtel quand, jugez de ma stupéfaction, on m'appelle au téléphone...

— Des admirateurs désireux de vous rendre hommage sans retard. Vous aviez si bon bruit !...

— Non, des amis de M. Morse, de Detroit, que celui-ci avait prévenus de mon arrivée, étaient au bout du fil. Ces délicieux inconnus me convièrent à passer la Noël en leur compagnie.

— L'hospitalité américaine est proverbiale.

— Leur accueil fut exquis, celui aussi de Mlle Violet Hart, présidente de « Pro musica ».



De la Nouvelle-Orléans je remontai vers le nord. A Washington je fus pris par une pluie d'autant plus hostile que c'était la première d'Amérique. J'y restai deux heures : Maison Blanche, Capitole et Roche Tarpéienne.

— Mais, la musique, votre musique...

— Elle sévit de nouveau à Philadelphie, ville riche et sévère. Un concert y avait été organisé à mon intention par l'artiste et si bon musicien, Louis Bally, à l'Institut Curtis et on y joua...

— Votre Quintette.

— Vous l'avez dit. Ensuite, je fus attendre sans impatience à New-York le départ du bateau. Je n'en avais rien vu, ou presque, à mes rapides passages. Je pus donc connaître à loisir cette ville étrange qui, avec des avenues un peu plus larges, des rues plus claires, des arbres et un peu plus d'espace entre les skyscrapers, pourrait être la plus belle du monde... moderne. Et ouïr — enfin — de la musique qui ne fut pas la mienne. Ainsi j'entendis un poème de Shostakowitch, le nouveau Concerto de Prokofieff, une opérette de Dukelsky, aimable compromis entre Rimsky et Broadway, d'autres...

— N'y a-t-on point exécuté votre Symphonie ?

— Koussevitzky en a l'intention, avec le pianiste San Roma. Mais en février. Je ne pouvais attendre indéfiniment, car j'avais déjà reçu trois télégrammes d'Ida Rubinstein !

— ?

Rien. Une tragédie dansée pour le printemps, si le printemps arrive en ces temps de crise.

Bref, le 14 janvier je pris le *Champlain*, un 28.000 tonnes, cette fois, et sans piano. A la faveur de sa cuisine néronienne j'oubliai vite les clous de girofle, le juice et les Pullman sans air, infinitésimales lacunes, d'ailleurs, dans ce pays si beau et si varié... et aux habitants si aimables.



Ayant bouclé le circuit, M. Florent Schmitt saisit son pardes sus, l'enfile et sa hâte, une fois de plus, vers le train qui l'emportera... vers les coteaux de Saint-Cloud. La musique impressionniste se meurt. Mais ne se créera-t-il pas un style nouveau pour nous conter, en une œuvre « de feu et de cendre où une flamme brûle à couvert », toute illuminée des images nées de son esprit lyrique, ses « Souvenirs d'Amérique » ? Il a épanoui ses riches facultés depuis qu'il composait les *Reflets d'Allemagne*. Quel plaisir succulent d'entreprendre à sa suite, assis dans un fauteuil du Châtelet, de la Salle Gaveau ou de la Maison Pleyel, le grand voyage !...

MAURICE IMBERT.